



## CONTES DU VIETNAM, ENFANCE ET TRADITION ORALE

par Do-Lam Chi-Lan

L'Harmattan, « La légende des mondes », 2007 23 €

Ce livre achève la trilogie entamée avec deux précédents ouvrages de Do Lam Chi Lan, parus également chez L'Harmattan : *La mère et l'enfant dans le Vietnam d'autrefois* (1998) et *Chants et Jeux traditionnels de l'enfance au Vietnam* (2002). Psychologue de formation Chi-Lan, avec ce travail de recherche rigoureux et passionné, attire notre regard sur la « condition » de l'enfant au sein de la famille, dans la société vietnamienne.

Sachant combien la tradition orale des contes, comptines et chansons est importante dans la construction de l'enfant ainsi que dans la transmission des savoirs de génération en génération, elle a choisi dans ce recueil, de collecter les vieux contes vietnamiens, mais surtout – et c'est ce qui fait l'originalité et la force de cet ouvrage –, de les analyser à la lumière de ses connaissances psychosociologiques, en se référant, entre autres, aux travaux de Propp et de Bettelheim.

La seule collation des contes serait déjà un travail remarquable, car l'auteur a pris soin d'aller aux sources les plus anciennes (Chi Lan est absolument bilingue et parfaitement bi-culturelle, ce qui évidemment constitue un avantage sur d'autres compilateurs) et de s'en tenir à ces versions sinon originales, du moins les plus proches de la tradition orale. Elle a ainsi sélectionné une cinquantaine de contes, contes d'animaux et contes avec enfants, qui représentent à ses yeux une base solide dans la construction de l'enfant vietnamien. Elle y a ajouté quelques-unes de ces fameuses histoires courtes, histoires à rire, que d'aucuns ont qualifiées « d'égrillardes » dans un chapitre intitulé joliment « Bourgeois de la forêt des rires », en précisant bien que ces histoires « s'adressent plutôt à un public adulte ». Mais les enfants ajoutent-elle malicieusement, « ont toujours dressé haut l'oreille pour les entendre et se les raconter, parfois se les chanter avec leurs propres mots... ». Chi-Lan parle en connaissance de cause, puisque'elle a eu une enfance vietnamienne !

C'est pour cela sans doute qu'elle insiste sur l'aspect musical des contes et des histoires car avant de les lire et de les traduire, elles les « entendent ». Entendus dans son enfance, et aussi chantonnés elle-même. C'est pour cela aussi bien sûr, qu'elle fait toujours suivre les contes qu'elle traduit, des petites comptines qui les concluent, comptines que la plupart des compilateurs ont toujours négligés. Précieuses comptines, sonnantes et tintinnabulantes, que les enfants et les adolescents, se plaissent à fredonner en toutes circonstances comme des proverbes codés dont, en toute complicité, ils auraient la clef.

C'est pour cela enfin, qu'elle insiste sur la poésie des contes et comptines, et notamment sur les rimes et sur le mètre six-huit, « mètre narratif par excellence que l'on savait utiliser avec souplesse pour improviser oralement des couplets... » si bien que « cet entrelacement étroit

avec la poésie, ce penchant pour les rimes particulièrement audible dans les contes du Vietnam, reflètent la proximité de fait entre la littérature de voix orale et la littérature savante des lettrés... ». Et sa conclusion nous interpelle : « Pour peu qu'un enfant ait goûté à cette subtile musique des contes, ceux-ci lui ouvrent la voie à l'amour de la littérature proprement dite, à l'univers des livres et des lettres. »

Mais Chi-Lan ne s'est pas contentée de présenter ces contes dans une première partie tout à fait intéressante, dont je ne citerai que quelques titres de chapitres, pour attiser la curiosité des lecteurs : « La collecte et l'étude des contes », « La saveur des mots », « Un miroir voilé de la société », « Les voies de l'initiation »,... elle a, de surcroît, ajouté à chacun des contes rapportés, un commentaire particulièrement pertinent, une analyse qui éclaire le lecteur sur un inconscient collectif, où l'individuel rejoint souvent l'universel. À ma connaissance, des commentaires de ce genre, n'ont jamais été faits au Vietnam et ils constitueraient sans doute un outil précieux pour les sociologues et aussi pour les psychothérapeutes de ce pays.

Ces contes sont donc un patrimoine précieux, le trésor d'une tradition plurimillénaire. Et le perdre serait un préjudice grave pour l'avenir du Viêt Nam. Or le danger existe ! D'une part, les jeunes parents (et même les grands-parents) d'aujourd'hui sollicités par bien des tâches à l'extérieur de la cellule familiale, peuvent être amenés à négliger la narration de contes, qu'ils trouveraient d'ailleurs désuète, et à lui préférer, pour leurs enfants (mondialisation oblige !) les « histoires » que « raconte » en images un écran animé et coloré. Ces parents pourraient également penser que ces contes qui proviennent d'une civilisation rurale, essentiellement agricole, ne concernent plus les enfants d'Internet et de la télé. Il est évident par exemple que « le manque de nourriture » qui « se trouve être le grand mobile des contes vietnamiens en tout genre, merveilleux ou facétieux, contes et fables d'animaux » ne hante plus aujourd'hui l'inconscient collectif des Vietnamiens. Il n'en reste pas moins que, comme partout dans le monde, l'état de pauvreté, l'état de manque existent toujours, et que ces contes, où le plus pauvre, où le plus faible, triomphent par leur intelligence ou par ruse, du plus nanti ou du plus fort, sont toujours d'actualité. Et que la « morale » de ces contes peut encore aider les enfants à grandir dans un monde forcément injuste. En France, dans l'École de Jules Ferry, les jeunes enfants apprenaient « par cœur », des fables de La Fontaine et cela leur donnait un « bagage » culturel « moral » et poétique commun. Il semblerait que cette pratique soit abandonnée, considérée comme ringarde... On ne peut que mettre en garde les Vietnamiens : qu'ils soient vigilants et ne réservent pas le même sort à leurs merveilleux contes !

D'autre part, ces contes risquent d'être « récupérés », et par là même édulcorés et affadis, voire dépourvus de leur sens profond, par des productions séduisantes, œuvres d'individus dont nous ne nions pas le talent, mais qui sont absolument « étrangers » à la culture vietnamienne et ignorants de son long passé poétique. Aujourd'hui en occident (et sans doute dans le monde entier) l'histoire de Blanche Neige et de ses petits compagnons a pour jamais été supplantée par les images de Walt Disney. On peut certes trouver que ces images « illustrent » très joliment le conte de Grimm, mais quel dommage que ce conte n'ait plus d'existence propre ! (Les Vietnamiens l'ont bien compris, qui préparent, en ce moment même, une réédition en vietnamien dans une traduction de Huu Ngoc, des *Contes de Grimm*.)

Cet ouvrage est consultable au CID-Vietnam sous la cote B 1526 (Centre d'information de documentation et sur le Vietnam contemporain, Tour Rond-Point 93, 65 rue du Capitaine-Dreyfus, 93100 Montreuil - tél : 01 48 59 12 58 e-mail : cidvietnam@free.fr

Philippe  
Dumont

Quel Vietnamien pourrait imaginer que la fille du mandarin, celle qui verse une larme au fond de la tasse de cristal, où vogue la barque du pêcheur dont elle a jadis tant aimé la voix, soit transformée en une icône internationale, si jolite soit-elle ? La larme de la belle jeune fille ferait fondre la magie du conte avec la tasse. Pour faire chanter à nouveau le pauvre pêcheur, il faudrait qu'un pinceau vietnamien le dessine, qu'un cinéaste vietnamien l'anime ; et les enfants reconnaîtraient alors la petite musique du conte, dit naguère par leur grand-mère, à qui sa propre grand-mère... Et cela depuis la nuit des temps. C'est peut-être là, un « devoir » pour les artistes vietnamiens. Le beau livre de Chi-Lan a le mérite de le leur rappeler.

J. G.



## VIETNAM, Récits du XX<sup>e</sup> siècle

sélection et traduction de  
Nghiêm Xuân Việt,  
Đặng Quốc Cơ  
et Nguyễn Quý Toàn

L'Harmattan, 2007, 11,20 €

Il y a des livres dont on ne sait de quoi ils sont faits, ni même par qui. Le choix et la traduction des huit « récits » de ce mince recueil sont attribués à Nghiêm Xuân Việt, Đặng Quốc Cơ et Nguyễn Quý Toàn (1). On aimerait connaître la part relative des trois signataires. À qui faut-il reprocher l'insuffisance des notices biographiques ? Qui est Phan Du ? Pourquoi ne pas présenter Linh Báo ? De quels recueils (publiés à quelle date ?) les nouvelles sont-elles issues ? Pourquoi des textes sans nom d'auteur ? À qui attribuer « Le chien marron » ? Du dernier texte, on nous dit qu'il est extrait des *Échos d'un temps perdu*, sans l'attribuer à Nguyễn Tuân dont la notice ne cite que le titre vietnamien...

L'agacement dû à ce travail éditorial douteux s'efface avec la lecture des nouvelles. [Nghiêm] Xuân Việt a été avec Xuân Phúc [Paul Schneider] l'auteur d'une version française reconnue du *Kim-Vân-Kiêu* (Gallimard/Unesco, « Connaissance de l'Orient », 1961) et sa prose est agréable. Quant aux histoires qui nous sont contées, elles s'inscrivent à peu près dans la décennie des années 30 et elles disent le regret d'une époque qui s'en va, d'une noblesse d'âme qui s'efface devant l'inevitable modernité.

Car les temps modernes (Linh Báo fait allusion au séjour du prince Vinh Tuy en France) sont d'une brutalité extrême. En témoignent les nouvelles « expressionnistes » de Thạch Lam montrant des enfants terrifiés pour avoir été généreux quand la misère triomphe ; ou un déclassé, totalement affamé, qui ne supporte pas que sa femme l'ait trahi pour du jambon rose. En témoigne aussi « Le chien marron » qui est - après Huy-géographie, un caractère singulier proposé par Nhật Linh - le dernier personnage à manifester un véritable esprit libre.

La nouvelle écrite sous le nom de Phan Du est la très morale et très belle histoire d'un lettré d'antan qui cultive avec amour deux pots d'orchidées *Tổ tâm*. Le soin qu'il leur accorde, l'espoir qu'elles fleurissent exactement

pour le Têt, que la première nuit de l'an sera passée à boire calmement en savourant le sucre d'orge qu'elles auront parfumé, tout cela fait écho aux plaisirs de monsieur Ký dans une des onze nouvelles des *Échos et ombres du temps passé* (Hanoi, 1940) de Nguyễn Tuân.

Et ce sont deux nouvelles de cet écrivain qui donnent son ton au recueil. L'une présente de curieux malfrats, assez honnêtes pour graduer en fonction de l'adversaire leur lancer de « crayon » - « expression argotique dont le sens apparaîtra dans cette nouvelle », affirme la note, mais le benêt que je suis n'a toujours pas compris de quoi il retournait : lame de couteau ou fer de bêche ? Quand il est question de « crayon double », une autre note me précise : « expression argotique pour désigner une arme spéciale », et me voilà bien avancé !

L'autre texte de Nguyễn Tuân évoque les derniers moments de Cao Bá Quát (? - 1854), lettré rebelle et figure de la résistance aux Français. Il doit être guillotiné. Quand il arrive, il est soumis à la même cangue que cinq autres condamnés à mort, une longue et lourde échelle de bois dur infestée de punaises qui leur enserré le cou et les poignets. Mais le directeur de la prison, lettré lui-même, ne rêve du talent de calligraphe de l'héroïque lettré qui va mourir. Chose inconcevable, les deux hommes se rejoignent dans leur respectueuse admiration pour les Lettres. Finalement, le prisonnier trace une sentence parfaite qui réunit toutes les qualités : le sens (qu'on ignore), la beauté des caractères qui est affirmée et l'odeur de l'encre qui est suggérée... Puis il recommande au directeur de renoncer à ses fonctions (il est à la solde du pouvoir colonial) car seul un retrait des affaires du monde lui permettra de jouir pleinement d'un tel absolu.

Pour montrer la difficulté d'une traduction, voici deux versions de la fin de cette nouvelle. Dans une anthologie (2) :

« Le bambou brûlait avec force, en se consumant, des escarbilles retombaient sur le plancher de la salle de détention, et le feu qui s'éteignait faisait entendre un sifflement humide.

Les trois hommes regardèrent le panneau maxime, puis se regardèrent.

Le chef geôlier ému, adressa un grand salut au détenu de ses mains jointes, et, d'une voix que les larmes étrangeaient davantage encore, il dit :

— Je vous ai entendu.

Et dans cette édition (p. 102) :

« La torche continuait de brûler et les cendres ardentes tombaient sur le sol de la cellule en s'éteignant avec un bruit de graisse consumée. Les trois hommes regardaient la banderole et puis se regardaient.

Le mandarin directeur, ému, joignit ses mains, fit un profond salut au prisonnier, et dit de sa voix entrecoupée de larmes et de sanglots :

— Monsieur, votre serviteur suivra respectueusement votre conseil (p. 102). »

Malgré ses manques et ses insuffisances, cette publication présente des textes rares, riches et complexes, représentatifs de la littérature de l'entre-deux-guerres. Et c'est beaucoup.

(1) Sous les mêmes signatures, rappelés les traductions de *L'Échanson de l'Empereur de Jade, Contes du Vietnam*, L'Harmattan, 2007. Signalons à la librairie de cet éditeur que ces contes ne sont pas à classer au rayon « enfant » !

(2) Nguyễn Khắc Việt et Hữu Ngọc, *Anthologie de la littérature vietnamienne*, Hanoi, Éditions en langues étrangères, Tome III « Deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle - 1945 », 1975, p. 547 (cette anthologie est au catalogue de Philippe Piquier et de L'Harmattan).